

Erzuli Dahomey

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Ecchymose, 2005

Face à la mère, 2006

chez Lansman Éditeur

L'Adoration, 2003

JEAN-RENÉ LEMOINE

Erzuli Dahomey

déesse de l'amour

mélodrame

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec l'aide du
Centre national du livre

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de ce texte du soutien du Centre national du livre. Il a été accueilli en résidence d'écriture à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon.

Ce texte a reçu le prix SACD
de la dramaturgie de langue française 2009

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-267-2

À Pasquale Plastino

*Ne te refuse pas aux prodiges. Commande à la lune, au soleil.
Déchaîne le tonnerre et la foudre.*

ROBERT BRESSON,
Notes sur le cinématographe.

PERSONNAGES

VICTOIRE MAISON, *la cinquantaine.*

SISSI, *sa fille, seize ans.*

FRANTZ (François-Joseph), *son fils, seize ans, frère jumeau de Sissi.*

LE PÈRE DENIS, *la quarantaine.*

FANTA, *la bonne, trente-cinq ans, Antillaise.*

FÉLICITÉ, *la cinquantaine, Africaine.*

WEST, *son fils, fantôme.*

LYDIA, *sa fille, la trentaine.*

LULU, *Africain.*

L'espace devra représenter des lieux multiples, intérieurs comme extérieurs.

Quelques éléments créeront parfois un salon bourgeois d'une ville de province. Parfois ils disparaîtront pour ne laisser que le vide.

Au fond, une toile ou une paroi occupant toute la largeur du plateau. Elle pourra monter et descendre, révélant ou occultant ainsi un autre espace.

I

C'est la nuit. Dans le halo d'une poursuite, Victoire, seule, les cheveux lâchés, en chemise de nuit rose pâle, longue et vaporeuse, pieds nus. Elle avance sur le plateau, lente et étrange, comme une somnambule. Elle s'immobilise. Silence. On entend dans le lointain la sonnerie d'un téléphone.

VICTOIRE. – « Je suis une mouette. »

Entre Fanta, une femme noire, en chemise de nuit à fleurs. Elle semble avoir été tirée du lit. Elle a l'accent créole.

FANTA. – Madame...

Victoire pousse un cri. Elle se réveille ou revient à la réalité.

VICTOIRE. – Où suis-je ?

FANTA. – Madame, le téléphone, c'est pour vous, on vous demande.

VICTOIRE. – Moi, quelle heure est-il ? qui, qui me demande ?

Fondu au noir.

*

Sissi, vêtue d'un pyjama de satin mauve, entre en courant sur le plateau, suivie de Frantz qui porte un pyjama de satin jaune. Dans leur course désespérée, ils ressemblent à deux pierrots lunaires, perdus dans la pénombre.

Frantz rattrape Sissi. Il la prend dans ses bras. Elle sanglote. Elle se dégage, il la prend à nouveau.

FRANTZ. – Ma petite sœur, ne pleure pas, je t'en supplie, ne pleure pas.

SISSI. – Je refuse. Je refuse. Tu comprends, je refuse. Je ne peux pas. Je refuse.

Elle sanglote.

FRANTZ. – Sissi, ma petite Sissi. Que pouvons-nous faire ?

SISSI. – Viens, on retourne à la télévision.

(Frantz reste immobile. Il a du mal à respirer.)

Frantz ? Qu'est-ce qu'il y a, Frantz, ça ne va pas ?

FRANTZ. – Ça va. Ça va.

Fondu au noir.

*

Entre Victoire, suivie du père Denis. Elle a enfilé un déshabillé vapoureux, rose également, avec le col en plumes. Elle porte des mules à pompon. Elle est en proie à une grande agitation. Elle a une petite toux sèche qu'elle gardera durant toute la pièce. Elle arpente la scène, un mouchoir à la main. Le père Denis est près d'elle, en pyjama bleu marine, entre la compassion et l'impuissance. Ils tiennent tous deux des chandeliers.

VICTOIRE. – Mais quel besoin, grand Dieu, quel besoin avait-il de partir, pourquoi ont-ils tous cette frénésie de voyage, est-ce que je pars moi, est-ce que je pars ? moi je suis toujours ici, dans cette maison, à attendre des cadavres, ou ceux qui ne reviendront jamais. Je n'arrive pas à y croire, père Denis. Pourquoi faut-il que tout cela tombe sur moi ? Qu'est-ce que j'ai fait au Seigneur ? Je mène une vie retirée, sans histoire. Je vais à l'église trois fois par semaine, je donne mes vieux vêtements à l'Armée du Salut, ou à Fanta, je fais partie de trois associations humanitaires... Pourquoi faut-il que Dieu s'acharne sur moi ? Vous ne croyez pas qu'au contraire je mériterais quelques indulgences ? Vous savez que c'est vrai, père Denis, c'est vous qui faites les chèques. Je n'en peux plus. Je suis... Il n'était pas censé aller... Et puis d'abord, où est-ce Oaxaca ?

LE PÈRE DENIS. – C'est au Mexique.

VICTOIRE. – Mais il ne m'a jamais dit qu'il allait au Mexique ! Pourquoi aller mourir au Mexique ?

Il voulait faire le reporter aux États-Unis. J'avais dit d'accord. Après l'agrégation. Je ne vois pas le rapport d'ailleurs. Faire des années d'études, passer l'agrégation, deuxième de sa promotion, et aller faire le reporter aux États-Unis. Enfin, qu'y puis-je ? Et puis Oaxaca, pourquoi Oaxaca ?

LE PÈRE DENIS. – Les temples.

Fanta entre. Elle tient elle aussi un chandelier.

VICTOIRE. – Quels temples ?

LE PÈRE DENIS. – Les temples aztèques. Il a toujours eu la passion...

VICTOIRE. – Il ne pouvait pas revisiter les églises de Villeneuve ? Ça ne manque pas d'églises à Villeneuve, que je sache. Et cette coupure. Quand est-ce qu'ils vont nous rendre la lumière ?

LE PÈRE DENIS. – Ce n'est pas la même chose.

VICTOIRE. – Je sais, ce n'est pas la même chose. On en a marre des petites églises de chez soi, même si elles sont sublimes, gothique flamboyant, des vitraux extraordinaires, non, on veut voir les mosquées, les temples aztèques, le plus loin possible du giron maternel.

LE PÈRE DENIS. – Je pense que vous exagérez.

Entre Frantz avec un chandelier.

VICTOIRE. – Je n'exagère rien. Vous savez comme moi que Tristan était un exalté. Je suis la seule personne responsable dans cette famille d'anarchistes !

LE PÈRE DENIS. – Je ne suis pas à proprement parler un anarchiste.

VICTOIRE. – Vous n'êtes pas de la famille. Et puis de toute façon, vous, on ne sait jamais ce que vous pensez. (À *Frantz.*) Où est ta sœur ? Devant la télévision !

FRANTZ. – Il n'y a pas d'électricité.

LE PÈRE DENIS. – J'ai toujours essayé de vous conseiller, de réconcilier des sensibilités effectivement discordantes, d'apporter la paix aux âmes...

VICTOIRE. – Arrêtez ce sermon sur la montagne, père Denis. Moi je dis une chose. C'est monstrueux, c'est monstrueux d'aller mourir comme ça, à...

LE PÈRE DENIS. – Oaxaca.

VICTOIRE. – Oui, c'est monstrueux d'aller s'écraser au-dessus des temples. Et on me réveille en pleine nuit, et à la télé c'est à peine s'ils mentionnent la catastrophe, on ne parle que de la mort de cette idiote, cette princesse des cœurs. C'est comme s'il l'avait décidé avant, comme s'il l'avait prémédité pour me planter un poignard dans le sein, me faire souffrir, saigner... cette situation est invraisemblable !

LE PÈRE DENIS. – Le destin. Nous sommes entre les mains de Dieu. Dieu donne et il reprend.

VICTOIRE. – Dieu n’a pas eu pitié de moi.

LE PÈRE DENIS. – Vous ne pensez qu’à vous. Vous ne pensez pas à l’épreuve que nous traversons tous et qui nous fait grandir.

VICTOIRE. – Mais moi je ne veux plus grandir, vous comprenez ? Je ne veux plus que les choses changent. Je veux rester chez moi. Je veux... Ah, et puis à quoi bon ? Ce qui est fait est fait. Et le corps ?

LE PÈRE DENIS. – Ils vont nous téléphoner.

Le téléphone sonne. Le père Denis sort.

VICTOIRE. – Fanta, soyez gentille, faites-nous du thé.

Fondu au noir.

*

Le père Denis, Sissi, tous deux surgis de l’obscurité, chandeliers à la main.

LE PÈRE DENIS. – Tu es encore debout ? Tu devrais aller dormir.

SISSI. – Je n’arrive pas à dormir.

LE PÈRE DENIS. – Tu es belle dans ton pyjama mauve.

SISSI. – Merci. Quand est-ce que la lumière va revenir ?

LE PÈRE DENIS. – Tu as peur du noir ?

SISSI. – Non.

LE PÈRE DENIS. – Tu peux lâcher tes cheveux ?

SISSI. – Si vous voulez. (*Elle défait ses cheveux. Silence.*) Est-ce qu'ils ont retrouvé le corps ?

LE PÈRE DENIS. – Oui, ils l'ont retrouvé.

Le téléphone sonne. La lumière revient. Le père Denis sort. Sissi renoue ses cheveux. Elle esquisse quelques mouvements de danse, simples et aériens, dans l'épais silence.

Fondu au noir.

*

Fanta, le père Denis. Fanta tient en main un plateau avec le thé. Elle semble très éprouvée. Ils sont toujours en tenue de nuit.

LE PÈRE DENIS. – Hmm... Fanta, madame et moi nous partons demain. Nous vous laissons la garde de la maison. Ne pleurez pas, Fanta.

FANTA. – C'est horrible.

LE PÈRE DENIS. – Oui.

FANTA. – Vous savez que Lady Di est...

LE PÈRE DENIS. – Oui, je sais, fâcheuse coïncidence.
Mais...

FANTA. – Ça m'a foutu un choc.

LE PÈRE DENIS. – Fanta, Tristan est mort. Il est mort
à Oaxaca, et vous me parlez de...

FANTA. – Excusez.

LE PÈRE DENIS. – Demain nous partons pour rapatrier
le corps. Vous ne semblez pas vous rendre compte.
Un peu de respect pour la douleur d'une famille qui
vous a accueillie, nourrie, logée, alors que vous
n'étiez qu'une boat-people.

FANTA. – Excusez.

*Le téléphone sonne. Le père Denis sort.
On entend, hors champ, la voix de Victoire : « Fanta,
téléphone ! »*

Fondu au noir.

*

*Frantz et Sissi. Comme deux solitudes dans la pé-
nombre. Frantz est en train de faire le portrait de
Sissi. Elle est juchée sur un tabouret. Elle porte une
tunique néo-classique, drapée, qui lui découvre un
sein. Elle tient dans ses mains un bouquet de roses
anciennes. Immobile et pâle, elle semble sortie d'un
tableau pompier du XIX^e siècle.
Silence. Frantz est à son chevalet, très concentré.*